

L'ÉVANGILE DÉMYSTIFIÉ

LA RÉSURRECTION

DE LAZARE

par

Claude BRULEY

LA RESURRECTION DE LAZARE

Septième et dernier signe.

Il y avait un homme malade, Lazare, de Béthanie, village de Marie et de Marthe, sa soeur. C'était cette Marie qui oignit de parfum le Seigneur et qui lui essuya les pieds avec ses cheveux, et c'était son frère Lazare qui était malade.

Les soeurs envoyèrent dire à Jésus: Seigneur, voici, celui que tu aimes est malade. Après avoir entendu cela, Jésus dit: Cette maladie n'est point à la mort; mais elle est pour la gloire de Dieu, afin que le Fils de Dieu soit glorifié par elle. Or, Jésus aimait Marthe, et sa soeur, et Lazare.

Lors donc qu'il eut appris que Lazare était malade, Jésus resta deux jours encore dans le lieu où il était, et il dit ensuite aux disciples: Retournons en Judée. Les disciples lui dirent: Rabbi, les Juifs tout récemment cherchaient à te lapider, et tu retournes en Judée! Jésus répondit: N'y a-t-il pas douze heures au jour? Si quelqu'un marche pendant le jour, il ne bronche point, parce qu'il voit la lumière de ce monde; mais, si quelqu'un marche pendant la nuit, il bronche, parce que la lumière n'est pas en lui.

Après ces paroles, il leur dit: Lazare, notre ami, dort; mais je vais le réveiller. Les disciples lui dirent: Seigneur, s'il dort, il sera guéri. Jésus avait parlé de sa mort, mais ils crurent qu'il parlait de l'assoupissement du sommeil. Alors Jésus leur dit ouvertement: Lazare est mort. Et, à cause de vous, afin que vous croyiez, je me réjouis de ce que je n'étais pas là. Mais allons vers lui. Sur quoi Thomas, appelé Didyme, dit aux autres disciples: Allons aussi, afin de mourir avec lui. Jésus, étant arrivé, trouva que Lazare était déjà depuis quatre jours dans le sépulcre. Et, comme Béthanie était près de Jérusalem, à quinze stades environ, beaucoup de Juifs étaient venus vers Marthe et Marie, pour les consoler de la mort de leur frère.

Lorsque Marthe apprit que Jésus arrivait, elle alla au-devant de lui, tandis que Marie se tenait assise à la maison. Marthe dit à Jésus: Seigneur, si tu eusses été ici, mon frère ne serait pas mort. Mais, maintenant même, je sais que tout ce que tu demanderas à Dieu, Dieu te l'accordera. Jésus lui dit: Ton frère ressuscitera. Je sais, lui répondit Marthe, qu'il ressuscitera à la résurrection, au dernier jour. Jésus lui dit: Je suis la résurrection et la vie. Celui qui croit en moi vivra, quand même il serait mort; et quiconque vit et croit en moi ne mourra jamais. Crois-tu cela?

Elle lui dit: Oui. Seigneur, je crois que tu es le Christ, le Fils de Dieu, qui devait venir dans le monde. Ayant ainsi parlé, elle s'en alla. Puis elle appela secrètement Marie, sa soeur, et lui dit: Le maître est ici, et il te demande. Dès que Marie eut entendu, elle se leva promptement, et alla vers lui. Car Jésus n'était pas encore entré dans le village, mais il était dans le lieu où Marthe l'avait rencontré. Les Juifs qui étaient avec Marie dans la maison et qui la consolaient, l'ayant vue se lever promptement et sortir, la suivirent, disant: Elle va au sépulcre, pour y pleurer.

Lorsque Marie fut arrivée là où était Jésus, et qu'elle le vit, elle tomba à ses pieds, et lui dit: Seigneur, si tu eusses été ici, mon frère ne serait pas mort. Jésus, la voyant pleurer, elle et les Juifs qui étaient venus avec elle, frémît en son esprit, et fut tout ému. Et il dit: Où l'avez-vous mis? Seigneur, lui répondirent-ils, viens et vois. Jésus pleura. Sur quoi les Juifs dirent: Voyez comme il l'aimait. Et quelques-uns d'entre eux dirent: Lui qui a ouvert les yeux de l'aveugle, ne pouvait-il pas faire aussi que cet homme ne mourût point? Jésus frémissant de nouveau en lui-même, se rendit au sépulcre. C'était une grotte, et une pierre était placée devant. Jésus dit: Otez la pierre. Marthe, la soeur du mort, lui dit: Seigneur, il sent déjà, car il y a quatre jours qu'il est là. Jésus lui dit: Ne t'ai-je pas dit que, si tu crois, tu verras la gloire de Dieu?

Ils ôtèrent donc la pierre. Et Jésus leva les yeux en haut, et dit: Père, je te rends grâces de ce que tu m'as exaucé. Pour moi, je savais que tu m'exaucas toujours; mais j'ai parlé à cause de la foule qui m'entoure, afin qu'ils croient que c'est toi qui m'as envoyé. Ayant dit cela, il cria d'une voix forte: Lazare, sors! Et le mort sortit, les pieds et les mains liés de bandes, et le visage enveloppé d'un linge. Jésus leur dit: Déliez-le, et laissez-le aller. Jean 11.1-44.

Voici donc, parmi les nombreux miracles accomplis par Jésus, l'ultime signe sélectionné par ce disciple que Jésus aimait. Le dernier, et par là même, le plus incroyable. Qu'il ait donné à l'eau le goût du vin, nous connaissons suffisamment le pouvoir de la pensée suggestive qui permet de sentir ce qui est par l'esprit évoqué, pour accepter sans trop choquer notre raison, ce "miracle". Qu'il ait guéri le fils de l'officier royal et le paralytique avec les moyens que l'on sait, relève tout simplement d'un pouvoir particulier que les guérisseurs ont de tout temps spectaculairement utilisé. Qu'il ait multiplié des pains, l'histoire du curé d'Ars dont la réserve de blé était, sans intervention humaine, mystérieusement renouvelée, peut être raisonnablement cru.

Qu'il ait marché sur les eaux, des phénomènes de lévitation dûment constatés, peuvent encore rendre possible à des yeux exigeants cette étonnante "prestation". Qu'il ait guéri un aveugle-né, les progrès de la science, liés aux processus de dématérialisation connus, permettent toujours d'accréditer cette action remarquable. Mais qu'il ait ressuscité un mort qui sentait déjà, là, une raison bien constituée se refuse.

Aujourd’hui, sans qu’elles appartiennent pour autant au camp des matérialistes purs et durs, bien des personnes cultivées abandonnent la lecture des Evangiles car elles ne peuvent plus croire à ces spectaculaires résurrections, surtout quand le mort est rappelé miraculeusement à la vie après quatre jours de mise au tombeau.

Pour une âme instruite, pas forcément bornée, mais devant compter avec une raison devenue exigeante, vouloir redonner vie, restructurer des chairs en cours de décomposition, alors qu’un arrêt, un tant soit peu prolongé du cœur, produit dans le cerveau des dommages irréparables, est physiquement impossible.

Seules des âmes dotées d’une foi élémentaire ou extraordinaire croient encore que le Dieu auquel elles se rattachent, peut, comme le prophète Ezechiel l’affirme, reconstituer les chairs d’un cadavre, même si le corps a été précédemment réduit à un tas d’os desséchés. (Ezéchiel 37)

Ainsi, à un moment donné de notre évolution, malgré l’enfant en nous qui a encore soif de merveilleux et nous demande de ne pas toucher à son aspect miraculeux, nous sommes conduits à dépouiller ce signe de toute réalité physique pour aussitôt, par nécessité, si nous ne voulons pas rejeter ce récit, ne nous intéresser qu’à la leçon psychologique ou spirituelle dont il porte témoignage.

L’Ecriture elle-même peut nous inciter à franchir ce pas décisif si nous nous demandons par exemple pourquoi les trois autres Evangiles, principalement axés sur les miracles accomplis par Jésus sont restés muets sur le plus grand d’entre-eux ?

Rudolf Steiner dans son commentaire sur la résurrection de Lazare, pour donner à ce récit une base encore historique, (cf L’évangile de St Jean 1908) s’attache à montrer qu’est décrite ici une mort initiatique, celle à laquelle étaient soumis tous ceux qui, dans le passé, voulaient ouvrir leur esprit à d’autres formes de vie. On les endormait selon différents processus de façon à ce qu’ils puissent visionner dans cet état cataleptique, ce qui les aiderait, dès leur réveil, à s’engager dans une nouvelle forme d’existence. A savoir passer du moi-groupe de la conscience collective, au moi individuel de la conscience de soi.

Il nous rappelle que certaines de ces initiations connaissaient de sérieux incidents de parcours, car il arrivait que l’adepte (parti trop loin) ne puisse pas être réveillé. Ce qui aurait été le cas pour Lazare plongé seulement dans un état cataleptique que Jésus aurait alors interrompu.

Oui mais dans ce récit Jésus lui-même affirme que Lazare est bien mort. Puis il y a le tombeau, les bandes, le linge sur le visage, tous les signes d'un véritable ensevelissement.

Que faire alors, face à une raison qui ne peut pas plus croire à l'épreuve initiatique, qu'à la revitalisation de chairs décomposées? Il ne reste plus qu'à donner à cette histoire un sens psychologique ou spirituel; à la considérer, à la traiter strictement comme une parabole. C'est la voie que nous avons jusqu'ici privilégiée lors de la présentation des signes précédents. Toutefois, paradoxalement peut-être, parce que pour la première fois la lecture littérale de ce signe nous semble vraiment impossible à accepter, nous percevons que cette négation ainsi présentée, peut à son tour affaiblir la leçon spirituelle, tant il est vrai que sans s'appuyer sur des références concrètes, vécues, ce qu'on peut dire d'un événement restera pour bon nombre de lecteurs pure hypothèse.

Il semblerait que la psychologie des profondeurs nous donne les moyens d'abandonner ce sens littéral irrecevable pour toute raison devenue adulte, sans nier l'événement lui-même, ce haut fait ayant lieu dans un temps et un l'espace qui nous sont devenus étrangers. Comment? En nous souvenant que nous menons en permanence une double vie. Que nous évoluons en parallèle sur deux plans distincts (que le sigle du Verseau rappelle). Une vie consciente dans ce monde-ci et une vie inconsciente dans un autre monde situé au delà ou en-deça de celui-ci. Un monde qui répond à d'autres lois et nous replace dans des conditions de vie que nous avons plus ou moins consciemment connues, collectivement parlant, il y a très longtemps.

C'est un monde que nous retrouvons chaque nuit. Nous l'appelons onirique. Sphère dans laquelle les sensations, les sentiments, les idées, sont aussitôt traduits en images correspondantes. Première forme de langage que nous rappelle la science dite hermétique. Le monde du rêve éveillé, de la contemplation consciente, instructive, préparant la réalisation effective, la projection concrète de ce que cette sensation, ce sentiment, cette idée, produiront dans un avenir plus ou moins proche.

La psychologie des profondeurs attire notre attention sur le fait que cette vision, quand elle est perçue, est déjà une réalité, bien qu'en s'incarnant ici-bas elle puisse prendre un tout autre aspect.

Prenons un exemple qui éclairera cette curieuse alchimie de l'esprit. Celui de Jean l'Apôtre qui, à partir des sentiments et des espoirs qu'à fait naître en lui la fréquentation de l'Homme Jésus, alors qu'il se trouve dans l'île de Patmos, au bord de mer, visionne un avenir qui correspondra à celui des autres apôtres, eux mêmes fondateurs de l'Eglise, de la Civilisation dite chrétienne.

Cet avenir, selon le choix de son inconscient, apparaît sous la forme d'un livre scellé de sept sceaux, de trompettes annonciatrices d'événements tragiques, d'une femme menacée par un dragon, de bêtes montant successivement de la mer puis de la terre, d'anges moissonneurs porteurs de coupes dont le contenu répandu sur terre engendrent des maux sans nombre, de Satan lié pour mille ans avant d'être libéré, événement qui précède le jugement dernier lui même précurseur d'une ville merveilleuse appelée nouvelle Jérusalem.

Notons que cet avenir, conditionné par la qualité des sentiments émanés par cette âme et ce qu'elle a retenu des préceptes évangéliques, eût pu apparaître sous d'autres formes correspondantes à travers l'inconscient des autres apôtres pour peu qu'ils aient eu accès à cette seconde nature.

Autre remarque tout aussi importante pour comprendre, sous un éclairage nouveau, l'épisode qui nous occupe. Cet avenir prend un caractère répétitif dans la mesure où les sentiments ressentis, les lois exprimées, les buts recherchés, restent les mêmes. Ainsi on a pu, au cours des siècles qui ont suivi la publication de cette grande vision, reconnaître dans les scènes tragiques projetées, successivement: le règne de l'empereur romain Domitien, puis celui de Néron, grands persécuteurs du Christianisme naissant, puis celui de l'Eglise romaine devenue à son tour persécutrice, enfin récemment l'épopée sanglante du Nazisme ou du Communisme soviétique. En fait toute structure sociale se développant à partir d'une dogmatique totalitaire qu'elle soit religieuse ou laïque.

Ce qui ne nous empêche nullement d'appliquer ces images tragiques à tel ou tel parcours particulier. Ainsi nous pouvons inclure ici la vie de ces tyrans domestiques, véritables despotes, qui font régner dans leurs familles un ordre précurseur de catastrophes, aussi terrifiantes. Tant il est vrai également que la vie d'un individu se retrouve dans le comportement collectif et inversement.

Dans ce domaine nous pourrions encore citer Nostradamus dont les images de ses célèbres Centuries répondent à ce même principe.

Acceptant de voir sous un jour nouveau cet autre plan de vie, qui nous empêche alors, si notre raison refuse le fait miraculeux, de considérer de cette façon cet épisode de la vie de Jésus et de reconnaître essentiellement dans ces images, concernant la mort de Lazare, la prise de conscience, encore intuitive à ce moment là, par Jésus de sa mort prochaine et de sa résurrection. Plus précisément de la mort en lui du Fils de Dieu et de son retour à la vie, sachant que l'inconscient pour manifester une idée se revêt des formes correspondantes qui lui sont les plus familières (Lire à ce sujet ce que Swedenborg dit du choix des personnages oniriques).

Nous savons combien cette façon d'envisager ainsi cet épisode de la vie de Jésus peut être déconcertante. Mais nous écrivons ici, répétons-le, pour tous ceux qui ne peuvent oublier la rigueur des lois qui régissent le monde physique. A ceux-là Jung disait :

"Pour moi la bible a été rédigée par des humains. Elle est donc mythologique, c'est à dire, anthropomorphe. Dieu y est certes représenté, mais il ne peut être contemplé. L'affirmation selon laquelle le christianisme est unique dans l'histoire, soustrayant celui-ci à la sphère humaine, produit sur le profane un effet aussi fatal que l'aveu mentionné. L'Evangile se trouve ainsi déréalisé, stérilisé, car toutes les facultés psychiques susceptibles de l'accueillir sont brusquement mises à l'écart, dévalorisées.

Cette myopie n'est ni raisonnable, ni chrétienne. Elle vide les Eglises avec beaucoup d'efficacité. Car les gens cultivés se laissent beaucoup plus volontiers convaincre que l'Evangile à une signification si on peut leur montrer que le mythe a plus ou moins toujours existé et qu'il est présent sous forme archétype dans chaque individu. Sans ce rattachement au mythe la vie de Jésus n'est qu'un simple récit merveilleux que l'on ne comprend pas davantage qu'un conte simplement destiné à divertir.

Le Christ constraint l'homme à entrer dans ce conflit impossible. Il s'est lui-même pris au sérieux de manière exemplaire, et a vécu sa vie jusqu'à sa triste fin sans se préoccuper des conventions humaines, sans se conformer à la loi traditionnelle, ce qui faisait de lui l'un des pires hérétiques aux yeux des Juifs et un fou aux yeux de sa famille.

Mais nous? Nous imitons le Christ et espérons qu'il nous délivrera de notre propre destin. Comme des agnelets, nous suivons le berger qui doit naturellement nous mener sur un bon pâturage.

Il n'est absolument pas question de faire coïncider notre haut et notre bas. Bien au contraire, le Christ avec sa croix nous délivrera de notre conflit sans que nous ayons à nous en occuper. Nous sommes des Pharisiens fidèles à la Tradition, nous ne recherchons rien d'autre que "l'imitation christi", mais nous ne voulons surtout pas être confrontés à notre propre réalité, à la tâche qui nous attend: réunir les contraires. Nous préférons croire que le Christ l'a déjà fait pour nous. Au lieu de nous porter nous-mêmes, de porter notre croix, nous en chargeons le Christ. Nous nous plaçons sous sa croix, mais surtout pas la nôtre.

Il est certainement plus facile de se placer sous une croix déjà portée par un autre, que de porter la sienne en endurant le mépris et les sarcasmes de son entourage. On reste ainsi fidèle à la Tradition et on s'attire des louanges. C'est là du pharisaïsme parfaitement organisé et tout ce qu'il a de moins Chrétien.

On implore constamment "que cette coupe soit éloignée de nos lèvres" et qu'elle ne nous fasse pas de mal. C'est même ce que le Christ a fait sans succès!

En fait la vie du Christ est tout entière un modèle d'individuation et elle est de ce fait inimitable. Tout ce que nous pouvons faire, c'est vivre notre propre vie dans le même esprit totalement et avec toutes les conséquences que cela implique." (Correspondance de Jung traduite en français et publiée dernièrement).

Pour que cette mort et résurrection de Lazare nous concerne personnellement il nous faut donc, si nous suivons les conseils de ce psychologue, considérer cette histoire comme une projection de l'inconscient gravée dans la mémoire du narrateur au moment où il franchit une terrible porte, au moment où le Fils de Dieu, traduisons, l'ego qui porte encore en lui le rêve messianique, celui de devenir le sauveur de l'humanité, s'étiole, s'amoindrit, pour laisser le Fils de l'homme, le moi individué naissant, prendre la situation en main. En bref, faire disparaître en soi le Dieu qui désirait jusque-là régner sur la famille, le clan, le peuple, l'humanité suivant le rang atteint dans cette quête.

Dans cette l'hypothèse ce septième Signe correspondrait à un moment de l'évolution de l'âme humaine aussi important que celui que typifie le baptême de Jean sur les rives du Jourdain, à ceci près que cette ablution correspond à la naissance du Fils de Dieu, tandis qu'avec la mort de Lazare, c'est ce même principe qui est menacé de disparition devant l'influence grandissante du fils de l'homme. Cette seconde nature typiquement humaine, cette raison, cette logique qui doute de plus en plus du bien fondé de l'œuvre messianique en cours, de son efficacité tant sur le plan social qu'individuel. C'est ce doute qui conduit Jésus à abandonner l'action miraculeuse qui lui valait l'adhésion massive des foules et la collaboration sans faille de ses disciples; ces disciples qui vont désormais le trahir, ces foules qui vont se détourner de lui et laisser les autorités le mettre à mort.

Ce doute jusque-là contenu, réprimé, subjugué par le fait miraculeux, ressurgit ici avec force. Une ombre de plus en plus dense s'interpose et obscurcit le rayonnement du Dieu qui lui permettait d'accomplir ses hauts faits.

Cette ombre, qui tient une place importante dans la psychologie des profondeurs, va ici nous permettre de comprendre une partie importante de la personnalité du fils de l'homme, cette seconde nature dite humaine. Jung présente tout d'abord cette ombre comme étant la partie négative de la personnalité. Elle comprend, souligne t-il, la somme des qualités occultées, peu avantageuses pour la persona.

Nous pouvons ici, à titre comparatif, évoquer la théologie traditionnelle, reprise ici par Swedenborg, qui identifie le fils de l'homme à l'hérité humaine appelée à se soumettre à la nature divine messianique, véritable persona de Jésus.

Dans cette vision, propre au Christianisme dans son ensemble, l'ombre est bien le fils de l'homme, cette hérité humaine qui s'oppose à l'hérité divine. Nous avons là la problématique de toute âme née dans un milieu religieux, formée à partir d'un enseignement confessionnel. Nous avons là la persona d'un croyant ou d'une croyante, qu'ils soient Catholiques, Protestants, Orthodoxes, Juifs, Musulmans etc.. L'ombre étant formée par l'intellect, la raison, qui incite l'âme à mettre en doute les dogmes enseignés, les principes établis.

Mais nous avons également, signe des temps présents, de plus en plus d'âmes pour qui le milieu religieux est dès leur enfance inexistant. La lumière qui éclaire leur existence provient d'un enseignement laïque qui priviliege le naturel aux dépens d'un surnaturel apparaissant alors comme une ombre qui, dans l'inconscient, conserve une hérité religieuse encore bien vivante; ombre qu'il s'agit de repousser pour développer une persona libérée de cette servitude.

Ainsi, comme le rappelait déjà Swedenborg, ce qui apparaît lumineux pour les uns reste obscur pour les autres et inversement. Le bien reconnu par les uns est ressenti comme un mal par les autres. Cette fracture qui a fait et fait encore les beaux jours du dualisme est remise en question par la psychologie analytique qui ne peut se satisfaire de ce sectarisme mortel à double visage. Car l'ombre, enseigne Jung, qu'elle provienne de l'hérité divine ou humaine, est le premier archétype auquel la conscience est confrontée sur la voie de l'individuation.

Ce qui veut dire que cette ombre, qu'elle provienne de l'hérité divine ou humaine, ne peut être repoussée sans dommage pour l'édification future d'un moi individué. Car ce rejet (qui du reste ne peut être que momentané) correspond à la fermeture de l'inconscient que, d'un côté, on immobilise, on exorcise, on subjugue à l'aide des Sacrements offerts par l'Eglise. De l'autre qu'on retranche en dressant une barrière de plus en plus dure, produit d'une intense intellectualisation. D'un côté une persona qui n'est que la manifestation d'une autre; de l'autre, une persona identique aux autres. Tel est le prix qu'il faut payer quand on ne veut pas reconnaître à cette ombre le droit à la vie, le droit d'intervenir dans notre vie consciente.

Car, et c'est la dernière définition que nous retiendrons dans cette étude, l'ombre est la somme de tous les éléments psychiques, personnels, collectifs, déclarés incompatibles avec la forme de vie choisie (donc repoussés), qui s'unissent dans l'inconscient en une personnalité partielle, relativement autonome, qui s'oppose à la personnalité consciente, à la persona choisie, qu'elle soit religieuse, scientifique, spirituelle, matérialiste.

Dans la mesure où la persona constituée devient un poids trop lourd à porter, une menace pour l'âme qui l'a mise au monde, le travail de l'ombre devient alors indispensable pour affaiblir cette persona et la faire disparaître. Car cette ombre dissout alors les valeurs anciennes, les formes périmées auxquelles la conscience s'attachait, avant que puissent naître de nouvelles formes de vie. Encore faut-il auparavant rencontrer cette ombre qui apparaît tout d'abord comme un redoutable Gardien du seuil qu'on s'efforce tout d'abord de vaincre ou de repousser et qui disparaît (cf la légende du Sphinx) quand cette ombre est enfin intégrée.

Acceptant cela nous comprendrons le drame vécu par le Christianisme qui repousse depuis vingt siècles son ombre, ce fils de l'homme qui s'efforce de le conduire à remettre en question les dogmes qu'il a élaborés. Attitude qui condamne peu à peu cette Religion à la sclérose, au déclin spirituel.

Pendant combien de temps encore les successeurs des apôtres refuseront-ils de voir en Judas-Satan l'ombre de Jésus, cette partie de lui-même, encore obscure à ce moment de l'histoire, qui va mettre en péril sa persona messianique? Car n'est-ce-pas Jésus qui donne lui-même à Judas la force dont il a besoin pour aller livrer son maître aux membres du Sanhédrin (le morceau trempé donné à Judas au cours du dernier repas) et déclencher le processus qui le conduira à Golgotha?

Retenant cela nous pouvons revenir à Bethanie le lieu où se constituent les prémisses du moi individué, avec cette dramatique aventure du fils de Dieu que Jésus projette sous les traits de Lazare (Eléazar. Etymologie hébraïque: avec l'aide de Dieu); Jésus typifiant ici (hypothèse de travail) la conscience humaine pressentant le déclin et la mort probable en elle de la structure religieuse sacramentelle qui, jusque-là, lui avait permis de développer avec succès cette persona messianique qui devait le conduire, au nom du Dieu reconnu et garant de cette aide, à régner sur un monde à nouveau soumis à la volonté divine.

Car il nous faut ici appliquer notre clé psychologique, en particulier celle concernant le jeu de l'ombre représenté par la seconde nature de Jésus, celle du fils de l'homme responsable de la mort du fils de Dieu typifié par Lazare.

Puis voir également projetée, la résurrection, contre toute attente ou plutôt toute probabilité, la nature fils de Dieu pendant un court moment lors de l'entrée triomphante à Jérusalem (les Rameaux) mais ensuite d'une façon plus durable après la crucifixion.

Que l'homme Jésus ait ensuite mis au monde une nouvelle nature pouvant être appelée "divino-humaine", notamment après une sévère confrontation avec ses racines héréditaires (les trois jours symboliques de la Tradition passés dans les terres inférieures appelées encore enfers) cela le regarde. Lui seul peut y répondre. Que l'Eglise, devenue ensuite romaine, ait ressuscité la nature divine, cela ne fait aucun doute. Toute une théologie, élaborée au cours des premiers siècles de cette Ere, en témoigne. C'est bien le fils de Dieu que l'on ressuscite et qui retrouve sa place et toutes ses prérogatives auprès de ce Dieu, comme le montre encore clairement l'Apocalypse de Jean cet apôtre qui, comme nous l'avons déjà mentionné, voit projeté dans de grandioses visions, le devenir de l'Eglise qui va naître de cet événement.

Ce sentiment religieux puissant, né de l'attachement des enfants à leurs parents, est représenté dans ce septième signe sous les traits de Marie de Bethanie, encore appelée Marie de Magdala, et sa permanente adoration. Nous devrons veiller à ne pas la confondre avec Marie de Bethléem, qui, elle, typifie le sentiment maternel également fort chez un grand nombre de femmes conscientes d'avoir mis au monde un héros, sinon un Dieu. D'où l'ambiguité d'une Eglise au sein de laquelle ces deux formes archétypales sont en permanence présentes: l'Eglise épouse et l'Eglise mère.

Citons encore la soeur de Marie de Bethanie: Marthe, qui représente dans cette exégèse particulière, le Service, le diaconat, les Oeuvres charitables ainsi que les plaisirs ou les joies que l'on peut éprouver dans ces actions très concrètes.

Cela dit revenons au processus qui aboutit à la résurrection de Lazare, au retour à la vie du fils de Dieu, au rejet de l'ombre. Pour bien le comprendre nous allons nous efforcer de mieux connaître la vie et le comportement de Marie de Magdala. Elle apparaît tout d'abord dans l'évangile de Marc (dont la rédaction semble la plus ancienne) sous les traits d'une pécheresse anonyme venu verser sur la tête de Jésus le contenu d'un vase d'albâtre rempli de nard pur. La scène se passe lors d'un repas pris dans la maison de Simon le lépreux à Bethanie que, vraisemblablement, Jésus a précédemment guéri.

Des convives présents s'indignent du geste de cette femme. Le prix de ce parfum versé (300 deniers, soit trois cents jours de salaire d'un ouvrier de l'époque) aurait pu être donné aux pauvres. Jésus prend la défense de cette femme en disant qu'elle a fait une bonne action en embaumant à l'avance son corps pour sa sépulture. Marc 14. 1-8.

L'évangile de Matthieu reprend cet épisode en indiquant simplement que ce parfum était de grand prix. Mais précise que la réaction négative concernant ce geste provient des disciples de Jésus. Matthieu 26. 6-13.

C'est l'évangile de Luc qui nous apporte des détails jusque-là inédits. Simon est un pharisién, la femme est une pécheresse bien connue. Elle se trouve aux pieds de Jésus, pleurant. Elle mouille les pieds du maître de ses larmes, les essuie avec ses cheveux, les baise, les oint de parfum. Le pharisién est choqué car Jésus eût du reconnaître tout de suite une prostituée. Le maître en profite pour donner à Simon une leçon sur l'hospitalité en lui proposant une devinette: Un créancier remet à deux débiteurs leurs dettes. L'un devait 500 deniers, l'autre 50, lequel l'aimera le plus? Evidemment le premier répond le pharisién. Bien répondu dit Jésus en lui rappelant qu'il a failli dans son hospitalité en ne lui présentant pas de bassin pour laver ses pieds alors que cette femme, spontanément, l'a fait avec ses larmes. Il ne lui a pas donné d'huile pour oindre sa tête, alors qu'elle lui a parfumé ses pieds. C'est pourquoi, ajoute l'évangéliste, ses nombreux péchés sont pardonnés. Luc 7. 36-50.

Dans ce même évangile, dans les chapitres suivants, nous apprenons le nom de cette pécheresse: Marie de Magdala de laquelle étaient sortis sept démons. Nous apprenons également qu'elle a une soeur nommée Marthe, très active, qui n'apprécie pas son attitude passive aux pieds de Jésus. Luc 8. 2 et 10. 38-42.

C'est le quatrième évangile qui nous donne le nom du village des deux soeurs: Béthanie, et qui identifie formellement la femme qui oignit de parfum les pieds de Jésus et les essuya avec ses cheveux comme étant Marie soeur de Marthe. Jean 11. 2.

Cette précieuse indication permet de déduire que Marie de Magdala et Marie de Béthanie sont une seule et même personne et que le récit de cette onction, que le quatrième évangéliste décrit au chapitre suivant, n'est qu'une répétition du récit retenu par les autres narrateurs.

Nous retrouvons cette Marie de Magdala (devenue dans le Christianisme Marie-Madeleine réfugiée après une traversée hasardeuse, selon la légende, en Provence, dans un massif montagneux qui prit le nom de sainte Baume) au pied de la croix.

Nous la suivons encore sur le lieu de la sépulture de Jésus portant des aromates pour procéder à son embaumement. Elle sera la première à voir Jésus ressuscité. Marc 15.47 et 16. 1-11. Jean 20. 1-18.

Retenons de ces informations, le prolongement de l'acte effectué par Marie de Magdala dans la maison de Simon, à savoir oindre le corps de Jésus. Cette onction, si l'on s'en tient à l'exégèse chrétienne, manifeste l'adoration de la créature, débarrassée de son lourd passé, pour Celui qui a pu la libérer psychologiquement de cette dépendance, de ces souvenirs pénibles.

Nous le savons, l'amour, pour être une source permanente de bonheur, a besoin d'être constamment éclairé par la sagesse. Il y a deux façons, la psychologie analytique le montre avec suffisamment de précision, de libérer la conscience de sa culpabilité. La première, que cet épisode met en lumière et que préconise la voie religieuse, consiste à croire qu'un Dieu tout puissant et ceux qui le représentent peuvent effacer les fautes qu'une âme qui s'est placée sous cette juridiction reconnaît. Cette âme est alors, ce qu'on appelle communément, pardonnée. Nous retrouvons ici ce qu'on nomme en psychologie un transfert.

La personnalité de l'opérant est ressentie si forte, son rayonnement si grand, que la conscience lourdement grevée projette sur ce sauveur le souvenir qui lui pèse. La charge émotionnelle perturbatrice du confessé est alors absorbée par le confesseur qui, en lui, la neutralise. Cette magie, car s'en est une, est efficace dans la mesure où une autre personnalité, par un comportement pervers, ne vienne pas réveiller chez cette âme pénitente ce qui n'était qu'endormi et en profondeur non traité.

Le Curé d'Ars, assiégié dix-huit heures par jour dans son confessionnal, voyait, non sans tristesse, revenir périodiquement en confessant les mêmes fautes, des âmes qu'il avait précédemment sacramentellement absoutes.

Telle est la vertu de l'huile, de l'onction, de l'efficacité du pardon tant que cet inconscient où réside les habitudes déplorables est retranché de la conscience grâce à cette pellicule isolante qui veille, empêche le conscient et l'inconscient de se rencontrer. Mais il faut pour cela que l'huile proposée par l'instance religieuse soit d'excellente qualité. Il faut que cette sorte de foi concentrée sur les vertus salvatrices d'un autre ne soit pas prise de doute, sinon l'onction perd son efficacité. L'âme n'est plus réceptive, elle commence à souffrir de son ancien mal, le sacrement n'agit plus.

Mais dans le cas qui nous occupe c'est la pénitente elle-même qui oint son sauveur. Marie répand un parfum gras sur les pieds de Jésus. Nous avons déjà dit, dans le courant de cette étude, que Marie de Magdala typifiait le comportement de l'Eglise romaine à partir de ces tragiques événements jusqu'à nos jours.

Si nous gardons en mémoire cette correspondance nous comprendrons mieux la signification de cette onction, à savoir veiller à ce que l'inconscient de ce grand corps collectif ne se réveille pas, ne manifeste pas les tendances destructrices qui, dans le passé, ont réduit les progrès de la civilisation. Pour cela, impérativement le fils de Dieu et sa puissance messianique devaient ressusciter et l'ombre, portée par le fils de l'homme, définitivement disparaître.

On ne peut passer de l'onction protectrice à l'eau purificatrice sans une sérieuse préparation des mentals concernés. On ne peut réveiller ce qui se trouve dans l'inconscient sans avoir auparavant préparé l'âme à cette confrontation cette fois-ci sans intermédiaire protecteur.

Ce qui veut dire qu'il n'est nullement question dans cette étude de disqualifier l'onction de Béthanie correspondant, répétons-le, à l'action sacramentelle de l'Eglise chrétienne. Quand une âme est en difficulté sans possibilité d'utiliser un fond qui lui est propre, sans bénéficier d'une conscience éclairée capable de comprendre les causes de son mal, il semble indispensable qu'un tiers mieux armé s'interpose et momentanément le protège. N'est-ce-pas là le rôle d'une mère vis à vis d'un enfant encore dans l'impossibilité de raisonner. Encore faut-il que cette mère ne prenne pas un goût particulier à exercer cette fonction protectrice, sinon l'huile protectrice généreusement employée aura pour effet d'empêcher l'enfant de grandir, de se développer. Malheur alors à ce "puer aeternus" quand, pour différentes raisons, la fonction maternelle ne pourra plus être exercée.

Il y a ainsi une union sacrée entre le fils de Dieu, éternel enfant, et la femme dont la fonction protectrice n'est plus à démontrer. Mais un jour apparaît un autre enfant, en fait le jumeau, l'ombre du premier. L'enfant contestataire qui, dès qu'il le peut, quitte père et mère pour découvrir sa propre réalité. C'est ce fils, appelé de l'homme, tout au moins la fonction qui y correspond, que nous verrons à l'œuvre dans l'épisode suivant du lavement des pieds que nous exposerons dans la prochaine étude.

Chatel-Gérard décembre 1996
